

correspondance des militaires flamands. N. d. A.) Si on sabote mon œuvre, les colonnes des journaux hollandais « De Nieuwe Rotterdamsche Courant » et « Het Vaderland » (deux journaux germanophiles N. d. A.) me sont ouvertes. — Il y a quelques semaines, j'ai envoyé les journaux l'« Echo Belge » et « Vrij België » à deux soldats en empruntant les noms de deux amies d'ici. Le « Vrij België » seul est revenu, et peu après un avis a paru dans la presse, prévenant les particuliers que les journaux qu'ils expédieront ne seront plus remis aux militaires ; j'ai cependant la preuve que les journaux français sont remis, et que les journaux flamands seuls sont renvoyés. — Je reçois les noms et adresses des soldats flamands qui demandent des marraines par des aumôniers militaires, dont l'aumônier V. R.. *Je ne fournis des marraines qu'aux soldats flamands ; quand un soldat wallon me demande une marraine, je lui écris que je ne veux pas accéder à son désir, parce que ce serait voler une marraine à un soldat flamand.* Les Wallons n'ont qu'à demander des marraines en France. Je suis flamingante. »

Et voici les *premiers* fruits d'une « œuvre des marraines ».

D'une lettre d'un brancardier du C. 79 :

« En ce qui concerne la cause flamande, notre groupe ici a commencé à comprendre ce qu'il y a à faire, et lorsque nous nous rencontrons (ce qui est difficile), nous traitons toujours différents points importants. Il est question de faire paraître un petit journal du front auquel les élèves et anciens élèves de l'école normale consacreraiennnt leurs forces. C'est là le bon moyen de servir notre cause. »

D'une lettre d'un brancardier du C. 42 :

« La liberté est quelque peu entravée dans la correspondance ; de là, la considération de créer un dépôt où tout peut être mis en pleine sécurité. Sous peu commenceront les travaux. Comme il y aura des embranchements dans presque chaque régiment, il y aura moyen de faire une bonne moisson. Tous sont prêts à collaborer. Surtout les environs immédiats fournissent beaucoup de matière. Quelques statistiques doivent même être dressées sans beaucoup de peine. Nous espérons, Monsieur le professeur, que vous pourrez vous réjouir de notre besogne, surtout qu'elle est commencée de cœur et d'âme. »

Jusqu'en avril 1917 : les « Studiekringen » (cercles d'étude).

Pour obtenir une certaine unité dans l'exposé qui va suivre, et qui s'étendra depuis l'apparition des « cercles d'études » jusqu'à l'offensive libératrice, nous suivrons un de ces « cercles d'étude » dans son évolution. Ce cercle, qui n'est d'ailleurs aucunement plus intéressant que les autres, et que nous désignerons de « cercle P. », de l'initiale du nom de son premier président, groupait des éléments du 5^e de Ligne.

Le 25 septembre 1916, à Stavele, ce « cercle d'étude » avait été fondé, sous l'impulsion et sous les auspices d'un aumônier de cette unité. L'aumônier, désigné par les membres comme président, s'était récrié, prétextant ne pas vouloir, comme président s'arroger des mérites qui, de droit, revenaient aux membres. Sur la proposition du membre W.,

il fut nommé « Moderator » spirituel du cercle, et il lui fut conféré le droit de contrôle sur les travaux de cette institution. En fin de compte le nommé P., fut élu président, et C. secrétaire. A chaque séance, un compte-rendu était dressé.

Le « studiekring » se réunissait à chaque période de repos, c. à d. tous les huit ou quinze jours. Ces réunions se tinrent à l'école des sœurs à Stavele puis, suivant les déplacements des unités, à Elsendamme, dans une vieille église en bois, à Ghijvelde, dans l'école contigüe à la cure, puis à Isenberghe, etc.

Déjà à la **seconde** réunion du « Studiekring », P. communiqua que le cercle serait tenu au courant du *mouvement flamingant*, et qu'on s'occuperait de la « *Heldenhulde* ».

On voit de suite où ces « Studiekringen » devaient fatalement aboutir dans ces conditions. Et l'on ne doit pas oublier qu'ils se répartissaient sur une bonne partie de l'armée de campagne, notamment à la 1^e et 2^e D. A., en particulier à l'infanterie.

« **Heldenhulde** », « **Heldenfonds** » (« hommage aux héros », « fonds pour les héros ») : Des collectes étaient faites dans le but de rassembler des fonds permettant de placer sur les tombes des Flamands (*des Flamands seuls*) tombés au champs d'honneur une pierre portant leur nom et une mouette, ainsi qu'une petite croix en béton dans laquelle

A
 était profondément gravé le signe V V C.
 V

La *mouette* (« blauwvoet ») est un emblème du mouvement flamand, en conséquence du cri de ralliement « Vliegt de Blauwvoet ! — Storm op zee ! » (La mouette vole ! — Tempête en mer !)

A
 V V C (en signe de croix) : Alles Voor Vlaanderen, Vlaanderen Voor
 V
 Christus (Tout pour la Flandre, la Flandre pour le Christ). Emblème en vogue dans les milieux où la question flamande se double d'une question religieuse.

Une œuvre qui s'impose comme but d'honorer les héros morts pour la patrie est assurément respectable. Mais est-il besoin de démontrer que la « Heldenhulde » poursuivait avant tout un but de *division* et de *propagande*. Est-il besoin encore de faire ressortir que la grande majorité des morts ne s'était jamais réclamée des idées des promoteurs de « Heldenhulde » ?... Du reste, ne nous laissons pas payer de mots. A l'Yser se trouvait une « armée », et non un assemblage hétérocyte d'individus ou de patronages. Cette « armée » était là à la seule fin de contenir l'envahisseur et, le moment venu, de le chasser afin de rendre à la B Igique, dont elle était l'héroïque symbole, sa liberté et

son indépendance. C'était là *l'intérêt commun de tous les Belges, auquel indistinctement tout Belge pouvait être sacrifié sans crainte qu'il ne tombât pour une cause qui ne fût pas la sienne*. Ceux qui n'étaient pas d'accord avec ce principe, seule base possible de l'armée, n'étaient pas à leur place sous nos drapeaux.

Une autre institution recommandée dans les « Studiekringen » était le S. K. V. H. (Sekretariaat der Katholieke Vlaamsche Hoogeschool-uitbreiding — Secrétariat de l'extension universitaire catholique flamande). S. K. V. H. fut institué pendant la guerre au front, grâce à l'initiative privée, dans le but de fournir aux membres de l'armée de la lecture saine et utile. Il devint malheureusement bientôt un des principaux rouages de la propagande flamingante.

Caractéristique pour le dangereux esprit du moment cette « Prière pour la Flandre » :

Prière pour la Flandre.

« Mon Dieu, comme le petit coin de maman dans la maison de papa, ainsi j'aime la Flandre dans la Belgique : là je me trouve le plus chaud et le mieux ; là on me connaît, on me comprend, on m'aime tout-à-fait ; là habitent les gens qui vivent comme je vis, avec les vieilles coutumes, habitudes et mœurs qui sont les miennes ; là on parle ma douce langue maternelle ; là je me sens tout-à-fait chez moi ; là se trouve ma maison, là est sis mon village au milieu des maisons et des villages de mes amis et de mes connaissances ; là se trouve le champ où je travaille ; là je bâtirai un jour ma propre maison, où mes enfants me souriront ; là se trouvent les tombes de mes ancêtres ; là je sens le passé de mon sang et sa continuation dans l'avenir..... Seigneur, voilà le pays de mon cœur, et la prière que je récite pour la Flandre, sort, je le sens, du petit coin le plus intime de mon cœur : épargne la, délivre la, reconstitue la, récompense et bénis la !

Elle fit son devoir comme aucun autre ne le fit, et elle saigne à cause de l'accomplissement de son devoir : elle est pleine de ruines, pleine de cadavres, pleine d'armées, et de jour en jour la bataille la détruit plus encore..... Epargne, Seigneur, ce qui reste, les chères maisons et villages, les belles villes, les bonnes gens surtout ; — reconstitue ce qui fut détruit : nos vieilles églises, monuments d'art, maisons le long des champs et des routes : — bénis la résurrection de la Flandre : bénis le travail de ses ouvriers, ses laboureurs, ses commerçants par la prospérité, bénis ses ménages par de nombreux enfants sains et bons, bénis ses savants, ses artistes, ses prêtres, tous ceux qui travaillent pour son corps et son âme, par un fruit abondant ; bénis le peuple avec ses vieilles vertus, sa pure dévotion religieuse, sa foi simple, sa moralité ; reconstitue les ruines de la moralité et guéris le dérèglement issu de la guerre ; rends lui sa vie d'antan, simple, mais si profondément heureuse ; — récompense la Flandre pour sa fidélité ; donne lui le fruit de son sang, considération, honneur, gloire, et, par-dessus tout, une vie *flamande* purement propre (« rein eigen Vlaamsch leven ») selon son propre caractère, dans sa propre langue, la vie qui sort d'elle et la conduit donc le plus haut, sa vie uniquement vraie et digne et son plus haut droit.

Donne lui cette récompense, o Dieu, qui es un Dieu de Justice et de Vérité.

Éloigne de la Flandre le malheur de devoir répéter à ses propres compatriotes ton cri : A quoi a-t-il servi de verser mon sang ?

Approuvé à Furnes, le 12 Novembre 1916, par Mgr Marinis, aumônier en chef de l'Armée Belge.

La prière est rehaussée d'une gravure représentant la Vierge tenant dans les mains un Enfant Jésus aux bras tendus, et abritant dans les plis de son large manteau deux soldats belges en tenue de campagne, assis et assoupis. Devant ce groupe, une passerelle ; derrière, un coin de la région de l'Yser inondée, avec un autre passerelle. En-dessous du dessin : « *Onze Lieve Vrouw van den Yzer* » (Notre-Dame de l'Yser).

N'a-t-on pas l'impression que l'auteur West-Flandrien de cette prière, Cyriel Verschaeve, chapelain à Alveringhem, a cherché à mettre des paroles sur quelque ranz des vaches ?...

L'aumônier *Vandermeulen* allait d'ailleurs se charger d'en fournir le commentaire.

Comme dans les autres armées alliées et ennemies, on avait vu apparaître chez nous des petits « *journaux de tranchées* ». Malheureusement, ici aussi, il s'agit bientôt uniquement de propagande flaminguante. Nous rencontrons e. a. le « *Payot van de Taalgrens* », le « *Everghemsch Yzerblad* », et surtout le « *Limburgsch Studentenbladje* », organe de l'« *Algemeen Katholiek Studentenverbond* », (Fédération générale catholique estudiantine), édité par l'aumônier *Van der Meulen*, dont nous avons à nous occuper.

C'est en mars 1917 qu'on fut frappé par le caractère tendancieux de cette publication. Il y avait de quoi.

« Parce que flamand, repoussé, puni, ennuyé, on nous reproche d'être lâche et lourdaud. Notre antique et noble nom de flamand accolé comme boche à notre renommée. En toute chose méprisé, mis à l'arrière, sauf au front, au champ des morts. »

Plus loin :

« En haut lieu furent prises des mesures plus inopportunes et surtout plus illégales que la révocation de *De Clercq*. »

Plus loin encore :

« La Flandre peut obtenir une armée dans l'armée belge. »

Enfin, voici l'article qui fut repris en Belgique occupée par le journal activiste « *De Eendracht* », du 16 Juin 1917, d'où il fut repris par le journal des prisonniers de guerre activistes en Allemagne « *Onze Taal* », n° 106 du 30 Juin 1917 :

Ainsi nous nous trouvons de nouveau devant le dernier acte du « *Raad van Vlaanderen* ». Une explication des faits, pour autant qu'ils sont, ici, connus complètement et justement, a paru dans les journaux — avec des jugements de tons

divers. Nous donnerons seulement quelques considérations, rendant l'impression éprouvée par beaucoup à l'occasion de ces faits.

Il n'est pas juste de prétendre que par le fait même que les Allemands aussi sont partisans de la séparation, il y ait là un danger pour la Belgique.

Tout ce que l'administration ennemie a importé n'est pas nécessairement et en soi préjudiciable à notre pays, même s'ils cherchent particulièrement, par la division qui en provient, à en tirer parti pendant l'occupation. Il y a quelques années, le professeur wallon Defourny, de l'université de Louvain, proposait dans la « Revue sociale catholique » la séparation administrative comme la mesure la plus souhaitable pour la Belgique.

L'intervention de l'administration allemande ne change rien au fond de l'affaire, et ce n'est pas non plus avec de grandes phrases et des injures qu'elle sera réglée, ni par les écrits de journalistes omniscients, mais bien par une étude sérieuse et une enquête sans préjugés.

Et supposez que la séparation administrative ne soit pas compatible avec l'intérêt belge. S'il y a là la seule solution pour la Flandre, alors il faut qu'elle soit appliquée. Car nous sommes d'abord Flamands, et Belges ensuite. Nous sommes Flamands de nature et par la volonté de Dieu, Belges nous le sommes seulement par un lien politique. Où les intérêts primordiaux de la nation belge le demandent, nous voulons bien certainement sacrifier les intérêts accessoires flamands, *mais s'il devait être démontré que nos intérêts vitaux comme Flamands ne peuvent être accordés avec l'intérêt belge, alors notre intérêt flamand l'emporterait et une révolution, si tous les autres moyens restent vains, serait dans ce cas légitime.* De même, chaque personne, chaque famille doit abandonner certains intérêts au profit de la communauté; mais il y a des intérêts personnels — par exemple, la liberté de conscience, — il y a des intérêts familiaux qui ne doivent être abandonnés pour aucun intérêt dénommé général. Le même raisonnement vaut pour les intérêts vitaux de notre race. Si l'unité belge devait paraître possible seulement au détriment des Flamands, alors cette unité est une situation impossible (wantoestand).

Du point de vue flamand et aussi du point de vue belge, il faut donc étudier cette question, et il est mauvais de s'abandonner là-dessus à la légèreté. Nous regrettons que des Flamands aient été poussés à rechercher sur ce point le salut de leur peuple chez l'ennemi. Nous pensons cependant avec amertume à ce régime antipatriotique sous lequel la Flandre fut courbée depuis de longues années et auquel, malgré tous les efforts de nos chefs, pour ainsi dire aucun changement n'était survenu, auquel même le sang de nos innombrables jeunes gens flamands tombés pour la « liberté », pour « l'indépendance des petites nations » — ô ironie — ne semble encore apporter aucun changement. Nulle part on ne considère l'intérêt flamand : pas de « particularisme », pas de « politique ». Et peu à peu le cœur s'emplit d'amertume; beaucoup de cœurs sont aigris; nos simples jeunes gens du peuple à l'armée commencent à le sentir aussi, ils deviennent conscients du sentiment de leur race; ils se sentent mis en arrière pour tout, excepté au front, au champ des morts. *Ils menacent de devenir mûrs pour la révolution.* Cela prouve combien le régime sous lequel nous vivons est antipatriotique, combien inintelligent en même temps. Et lorsque le peuple enfin crache sa bile, lorsqu'il arrive à la révolution — comme maintenant en Russie, — la faute alors n'en retombe pas sur les aigris, qui ne peuvent supporter plus longtemps l'injustice, mais sur les oppresseurs, sur ceux qui étaient aveugles et ne voulaient ou ne savaient comprendre la véritable situation et les vrais besoins de leur pays.

PAUL VANDERMEULEN,
Aumônier de l'Armée Belge.

Qu'eût-on fait à l'armée anglaise, française, américaine, allemande d'un « *militaire* » lançant ainsi, à une période très critique de la guerre, en guise de menace à son gouvernement, *un appel à peine déguisé à la révolution ?...*

À l'armée belge on se contenta de l'*isoler* en l'envoyant *comme brancardier* à la compagnie de discipline sur l'île de Cézembre.

Quel eût été le sort d'un simple brave jass, qui, dans un moment d'irréflexion ou d'exaltation, si compréhensible à la suite de *longues veilles*, de *longues privations* et de *longs combats*, eût passé, non pas à l'armée entière, mais à cinq ou six de ses compagnons, un malheureux petit billet où se serait exhalé en quelques mots lourds et naïfs, griffonnés à la hâte, son dégoût de la guerre et de la discipline ?...

N'empêche que les activistes en Belgique occupée et dans les camps de prisonniers en Allemagne, tout comme les agitateurs flamingants du front, s'emparèrent avidement de l'« affaire Van der Meulen » comme matière de réclame.

Mais ce n'est pas tout.

Après trois mois le Havre fit relâcher « le héros ». On alla même jusqu'à lui proposer de le renvoyer comme aumônier à la 1^{re} D. A. On n'y mettait qu'une seule condition, qui n'eût même pas pu en être une : il devait promettre de renoncer pour le moment à toute propagande flamingante. « Il n'hésita pas un instant à repousser cette proposition honteuse » (VI. Weez. aan den Yzer.) Là-dessus, le Ministre de Ceuninck — MM. Helleputte et Pouillet étaient eux aussi ministres à cette époque — envoya Van der Meulen comme brancardier à l'hôpital de St Lunaire. Et les siens, trouvant que l'ex-aumônier, tout comme Trésignies et Gabrielle Petit, avait bien mérité de la patrie, le déclarèrent un héros, et en firent un *martyr*...

Ce n'est pas encore tout.

Il n'y a certainement pas de mal, à dire que M. l'ex-ministre Helleputte aime à faire agir les autres.

Un jour cependant, il agit lui-même.

Les activistes en Belgique occupée offrirent, en témoignage d'admiration, un calice à l'ex-aumônier Vandermeulen. Après tout ce que celui-ci avait fait, après son *défi* aux autorités militaires [du fait de son refus de s'abstenir de propagande au front, en réponse au geste de conciliation dont il avait été l'objet] la seule attitude qu'un personnage officiel pouvait — à notre humble avis — avoir envers lui était l'ignorance.

M. Helleputte crut, au contraire, devoir lui accorder plus d'importance encore, en l'invitant à dîner chez lui. Quel qu'en put être le mobile, cette invitation équivalait manifestement à un blâme infligé

aux autorités militaires, dont certaines autorités civiles se souciaient vraiment très peu.

Au cours de ce dîner, M. le Ministre chercha à convaincre l'ex-aumônier — dont, à son avis, la Belgique, ou bien le mouvement flamand, avait sans doute vraiment besoin — de refuser le calice. La réponse était à prévoir : Vandermeulen ne consentit pas à refuser — et, de nouveau, on eut l'occasion de parler de lui et de chanter ses louanges.

Après l'interdiction des « Studiekringen » par le G. Q. G.

(Avril 1917) :

le « Frontpartij ».

Pour aller à l'encontre de ce mouvement, dont le grave danger était évident, le Grand Quartier Général prit certaines mesures, comme une censure plus sévère pour les publications et comme la suppression des « cercles d'étude ».

À partir de ce moment, le mouvement devint entièrement clandestin et son organisation devint essentiellement révolutionnaire.

— Même parmi les officiers (subalternes), rares furent ceux qui se laissèrent détourner par la défense du G. Q. G. de l'assistance aux réunions des prétendus « Studiekringen ».

Ceux-ci étaient d'ailleurs camouflés de diverses façons. C'est ainsi que le « moderator » spirituel du « Studiekring P. » réunit les hommes de son bataillon et les incita à continuer à assister aux réunions, disant qu'en cas de découverte ils n'avaient qu'à prétendre qu'il s'agissait d'une réunion de la « Ligue du Sacré-Cœur ». Je cite le fait comme typique, tout en mettant en garde contre les exagérations auxquelles il a donné lieu.

Aux réunions du « Studiekring P », on continuait à instruire les soldats sur la question flamande. On y parlait « du joug qui les tenait courbés depuis des années », et on tirait la conclusion que « le moment opportun était arrivé pour protester avec véhémence contre les agissements du gouvernement. » On y signalait qu'« à Oostvleteren, il existait un « Legerkomiteit » (comité d'armée) où l'on discutait tous les griefs formulés par les Flamands ».

On y disait qu'« à la nomination d'un officier, sous-officier, caporal qui ne possédait pas la langue flamande, il serait envoyé une lettre de protestation par les soins du « Legerkomiteit » au ministère de la guerre ».

Dans les autres unités, qui obéissaient d'ailleurs au même mot d'ordre, les choses se passaient d'une façon analogue.

Cette action occulte ne manqua pas d'avoir un effet déplorable sur

UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées sournoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.
